Contribution de Georges Balandier à la genèse de l'histoire africaine de langue française

Georges Balandier and the Origins of French African History

Catherine Coquery-Vidrovitch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/21547>

DOI : 10.4000/etudesafricaines.21547

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 825-832

ISBN : 978-2-7132-2687-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Catherine Coquery-Vidrovitch, « Contribution de Georges Balandier à la genèse de l'histoire africaine de langue française », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 228 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/21547> ; DOI : 10.4000/etudesafricaines.21547

Contribution de Georges Balandier à la genèse de l'histoire africaine de langue française

Dans ce témoignage d'une époque aujourd'hui oubliée, le début des années 1960, je voudrais rappeler le rôle essentiel que joua Georges Balandier pour associer l'histoire à l'anthropologie qui jusqu'alors avait régné sans partage sur la connaissance des peuples alors supposés autres : Georges Balandier fut pour les historiens ce que Claude Lévi-Strauss fut pour les anthropologues structuralistes. Il mit fin au retard qu'avait pris en France l'étude de l'histoire africaine, qui avait démarré une génération plus tôt dans le monde anglophone.

Personne n'ignore qu'à l'époque dont je vais parler (les années 1970), où je fus jeune témoin de ces débats, Balandier et Lévi-Strauss ne s'appréciaient guère l'un l'autre. On racontait à l'époque que Lévi-Strauss aurait même déclaré : « tant que je serai au Collège de France, Balandier n'y entrera pas ». C'est qu'ils étaient en rivalité théorique. Or, ils avaient raison tous les deux, ou plus exactement leurs deux visions de l'anthropologie, de la société et de son histoire se complètent admirablement, alors qu'ils se sont fait un temps un malin plaisir de les opposer.

Pour l'historienne que je suis — et les historiens sont plutôt des esprits pragmatiques qui n'ont que peu la tête théorique — leurs façons d'analyser les faits sociaux, alors qu'elles se présentaient à l'époque comme antagoniques, sont toutes les deux nécessaires : en disciple de Fernand Braudel, je ne récuserai certainement pas la nécessité d'analyser les structures d'une société pour comprendre comment elle fonctionne et pourquoi. En ce domaine, les apports de Claude Lévi-Strauss ont été formidables, et nécessaires. Mais les historiens sont plutôt intéressés par la façon dont ont évolué les structures, pourquoi et comment ; pour comprendre les évolutions d'aujourd'hui, voire de demain, il faut avoir compris les flux de l'évolution passée dans le temps long, mais aussi dans les temps moyens et court, comme aurait dit Braudel. Autrement

dit, l'étude des processus dans le temps est l'essentiel du travail de l'historien, et c'est pourquoi l'anthropologie dynamique de Georges Balandier fut pour moi une révélation. Je me place évidemment à cette époque, où j'étais pour ma part historienne de l'Afrique semi débutante, ne disposant pour m'éclairer que de travaux de langue anglaise ; l'immense littérature épistémologique qui s'est emparé depuis lors des rapports entre histoire et anthropologie, entre structure et processus, entre mémoire et histoire, n'avaient pas encore vu le jour, c'est pourquoi je n'en parlerai guère.

Car c'est aussi une époque, il faut le rappeler, où la connaissance française et francophone de l'histoire africaine était balbutiante, comparée à celle des anglophones. Dès 1947 (année de l'indépendance de l'Inde), deux chaires d'histoire de l'Afrique sont créées par les Britanniques : l'une à Londres, confiée à un ancien administrateur colonial, Roland Oliver, qui deviendra le président de la renommée School of Oriental and African Studies (SOAS) de l'Université de Londres qui a formé la première génération des jeunes historiens africains. La même année, une chaire était créée en Afrique occidentale, à l'Université de Legon en Gold Coast, confiée à l'historien John Fage, qui fonda ensuite un centre d'histoire africaine à l'Université de Birmingham. Ce furent les noyaux de formation des historiens africains anglophones de la première génération, qui avaient commencé et souvent soutenu leur Ph.D. avant les Indépendances. Le petit manuel d'histoire de l'Afrique de Fage et Oliver (1962), constamment réédité, était, faute d'équivalent français, notre livre de chevet.

Car en revanche, côté français, la seule université francophone était celle de Dakar, qui n'eut statut universitaire qu'en 1958. Il fallut attendre 1962 pour que soient créées, en Sorbonne, les deux premières chaires d'histoire africaine, occupées par deux anciens administrateurs coloniaux : l'ex-gouverneur Hubert Deschamps (spécialiste de Madagascar) et Robert Mauny en histoire de l'islam médiéval. Le seul historien professionnel était Henri Brunschwig, davantage spécialiste d'histoire de la colonisation que d'histoire africaine proprement dite, depuis l'année précédente directeur d'études à la VI^e section de l'École pratique des hautes études (future EHESS).

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer le livre dont je vais parler, *Anthropologie politique*, et la raison pour laquelle je vais en parler : ce petit livre de 240 pages a été publié en 1967, c'est-à-dire au moment où s'épanouissait l'approche structurale (Balandier 2013 [1967]). Il est donc apparu comme une sorte de déclaration de guerre, ou du moins une prise de position opposant l'anthropologie « dynamique » à l'anthropologie « structurale ». Il fut aussi un instrument fondateur de l'inséparable couple que devait former désormais la collaboration entre historiens et anthropologues de l'Afrique.

C'est un directeur d'études, historien (ce n'était pas Henri Brunschwig), qui m'a suggéré, alors que je n'étais encore à la VI^e section qu'une jeune « chef de travaux » historienne, donc peu reconnue par les anthropologues africanistes : « il est temps que tu publies un article de fond dans les *Annales* »¹; il me proposa d'écrire le compte rendu critique de l'ouvrage de Balandier qui venait de sortir. Ce livre m'a enthousiasmé. J'ai mûri mon article longuement, il est devenu beaucoup trop long. Un autre directeur d'études, Jean Chesneaux, me suggéra d'en faire deux articles. C'est ainsi que le compte rendu supposé critique sur Georges Balandier a été publié dans les *Annales*, n° 1 de l'année (Coquery-Vidrovitch 1969a), et la seconde moitié est sortie, sous le titre de « Sur un mode de production africain ? » dans *La Pensée*² : on était, dans les années 1960, en pleine réflexion marxiste de remise en cause du stalinisme. Le sort a voulu que ce second article intéresse, à ma surprise, car je le considérais plutôt comme une étude de cas à partir de mes réflexions antérieures. L'article des *Annales* : « Anthropologie politique et histoire de l'Afrique noire », qui visait à souligner la connexion nécessaire entre les deux, est passé inaperçu, et l'est resté, alors que, l'ayant relu pour rédiger cet hommage, ma foi, je ne me renie pas, ce que je ne peux pas vraiment confirmer pour le second.

Ce livre de Balandier fut une révélation. Jusqu'alors, l'histoire de l'Afrique n'existait pas encore en France en tant que discipline. Il y avait eu de bons historiens de la colonisation, formateurs et novateurs : Charles André Julien pour l'Afrique du Nord, Henri Brunschwig pour l'Afrique subsaharienne (on disait à l'époque, encore néocoloniale, Afrique « noire » sans avoir perçu que cette expression était héritée de la colonisation). Un géographe marxiste novateur, Jean Suret-Canale, s'était le premier lancé, à la veille de l'indépendance, dans une synthèse sur l'histoire de l'Afrique occidentale de langue française. Mais il n'y avait pas encore en France d'historiens de l'Afrique : en Sorbonne depuis 1962, seul Robert Mauny (1961), aujourd'hui injustement quelque peu oublié, a fait un travail énorme en histoire médiévale du Soudan occidental musulman.

Le seul Français à avoir écrit un essai historique centré sur l'histoire africaine vue de l'intérieur fut bien Georges Balandier (1965), avec sa *Vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle* paru aux éditions Hachette dans une collection dédiée à ce thème à travers le monde. Cet ouvrage fait toujours autorité. Il utilise avec sûreté ce qui fera la richesse de l'histoire

1. J'y avais déjà publié un article sur ma spécialité naissante, l'histoire africaine (COQUERY-VIDROVITCH 1964).
2. Quant à cet article (COQUERY-VIDROVITCH 1969b), il a été réédité en 1973 dans *Sur le mode de production asiatique*, Éditions sociales, 2^e éd., (pp. 345-367) et en 2007, dans *Penser l'Afrique*, Paris, Le Temps des Cerises (pp. 55-81).

africaine alors en gestation : une connaissance intime du terrain liée à l'immersion dans toutes les sources écrites utilisables dans les archives et les récits des voyageurs qui avaient visité le pays à l'époque étudiée. La plupart des historiens de la deuxième génération n'allaient se révéler qu'à partir du milieu des années 1970³ : car ceux de ma génération étaient en train de rédiger leur grande œuvre, leur thèse souvent d'État, en poste de coopération en Afrique, donc, sans le savoir encore, sur le modèle préconisé par Georges Balandier : Françoise Raison (Madagascar), Jean-Pierre Chrétien (Burundi), de même qu'Hélène Perrot et Jean-Louis Triaud en Côte d'Ivoire, Marc Michel au Congo puis au Cameroun, sans compter tous les jeunes anthropologues dans la même situation ; la plupart en Côte d'Ivoire, et quelques-uns au Burkina-Faso (Marc Augé, Emmanuel Terray, Jean-Pierre Dozon, Michel Izard, Françoise Héritier, etc.). Ceux-ci avaient une longueur d'avance, et devaient innover en *anthropologie historique*, comme Emmanuel Terray (2000) et bien d'autres, et surtout le premier Africain francophone, lui-même élève de Balandier, à se lancer dans ce type d'aventure : Harris Memel-Fotê (2007), qui écrit une étude magistrale sur l'histoire de l'esclavage dans les sociétés forestières lagunaires de Côte d'Ivoire⁴.

Mais « l'histoire anthropologique » n'avait pas encore fait ses preuves. Dans les années 1960, il n'y avait en France, comme jeunes historiens de l'Afrique au sud du Sahara, quasiment qu'Henri Moniot et moi, et nous n'avions guère encore voix au chapitre⁵. Nous publiâmes notre essai de synthèse en 1974 (Coquery-Vidrovitch & Moniot 1974). Henri Moniot, récemment décédé (avril 2017), devait jouer un rôle décisif dans le pont qu'il construisait inlassablement à l'EHESS — dont il n'était pourtant pas membre — entre histoire et anthropologie (Moniot 1975, 1994, 2000), à une époque où les rapports restaient par ailleurs un peu sottement concurrentiels entre les deux disciplines. Les seules sources disponibles, les seuls enseignements valables sur l'Afrique dite noire, ce sont dans les années 1960 les directeurs du Centre d'études africaines de la VI^e section de l'EPHE, alors merveilleusement pluridisciplinaire, qui nous les enseignaient : ils étaient sociologues et anthropologues, comme Georges Balandier, Paul Mercier, et Denise Paulme, linguistes comme Pierre Alexandre pour les langues bantoues et Pierre Lacroix pour le pular, et géographe (Gilles

3. Les premiers historiens de cette époque à soutenir une thèse d'État en histoire africaine furent, en 1970, Yves Person et moi-même.

4. J'eus la chance de participer au jury de cette grande thèse soutenue à l'EHESS en 1986, mais malheureusement restée inédite pour la plupart des chercheurs jusqu'à sa publication tardive, vingt et un ans plus tard (MEMEL-FOTÉ 2007).

5. La situation était bien différente pour l'Afrique du Nord, grâce à la direction efficace de Charles André Julien, professeur en Sorbonne depuis 1947. Plusieurs grandes thèses sur l'histoire de ces pays ont été publiées dès les années 1950.

Sautter). L'historien était Henri Brunschwig, considéré par ses collègues avec une certaine méfiance comme transfuge de l'histoire de la colonisation. À part les ouvrages pionniers de Jean Suret-Canale qui commençaient à dater un peu, et le travail collectif un peu éclaté publié sous la direction d'Hubert Deschamps (1970), le seul ouvrage historique en français de synthèse était l'œuvre remarquable, murie en plus de dix ans, du premier agrégé francophone, le Burkinabé Joseph Ki-Zerbo (1978 [1972]).

Georges Balandier ? Enfin quelqu'un de la génération précédente à la nôtre qui se lançait dans de la pure histoire africaine. Nos maîtres avaient vécu en « situation coloniale », selon le mot de Georges Balandier (dont l'article portant ce titre fit date [Balandier 1951]), puis en situation de décolonisation, puis de « néocolonialisme » (selon le mot de Kwame Nkrumah, alors président du Ghana). Nous serions plutôt aujourd'hui en passe de sortir de ce qui a été surnommé la « situation postcoloniale »⁶. L'enjeu, aujourd'hui comme hier, demeure d'innover, en produisant de nouvelles analyses suggérées par de nouvelles théories. Georges Balandier fut en histoire africaine vue d'Afrique un indéniable précurseur. Il s'y était déjà confronté avec sa percutante étude sur *La vie quotidienne au Royaume du Kongo* (Balandier 1965). Il avait déjà innové avec un autre ouvrage pionnier d'histoire et d'analyse urbaine : *Sociologie des Brazzavilles noires* (*ibid.* 1985 [1955]). Non seulement il écrivait l'histoire, mais il éclairait sur ce qu'il fallait faire en recherches inter- et pluridisciplinaires : il ne pouvait y avoir d'anthropologie sans histoire, ni d'histoire sans anthropologie et c'est en cela qu'il s'opposait à Lévi-Strauss ; ce dernier était peu intéressé par l'histoire, sinon sous la forme du passage d'une structure à une autre, ce qu'il appelait diachronie : il se serait agi de réconcilier structuralisme et histoire en comparant les combinaisons structurales successives d'un même ensemble. Or, ce n'est pas la succession des états qui est le plus intéressant, c'est le processus même de l'évolution d'un état à un autre. Il y a eu chez Lévi-Strauss (1960) des mots très durs sur l'histoire dynamique, qu'il a la tentation d'assimiler à l'histoire courte ou à l'événement, celui justement décrié par Braudel. Il réduisait le processus à (je cite) « des chiquenaudes qui provoquent les réorganisations de structure », formule qu'il utilise dans un article alors célébré des *Annales* sur l'Anthropologie et l'Histoire (Lévi-Strauss 1960 : 635). Le dynamisme historique prôné par Georges Balandier consistait au contraire à rendre compte des processus évolutifs ; c'est ce que ses disciples ont souvent fait à l'époque, comme Emmanuel Terray, Marc Augé, Harris Memel Fotê et bien d'autres

6. Le titre de l'ouvrage *La Situation postcoloniale* (SMOUTS 2007) fait écho à l'article fondateur de G. BALANDIER (1951) sur « La situation coloniale ».

que je ne cite pas, et surtout leur jeune aîné Claude Meillassoux, qui fut pour nous tous l'autre révélation de cette époque.

Georges Balandier (2013 [1967]) démontre dans son *Anthropologie politique* qu'il ne suffit pas d'observer en un moment donné le système des relations régissant les structures, puisque celles-ci sont en incessante évolution. Cette conception dynamique de l'anthropologie est particulièrement vraie de l'anthropologie politique, en raison même des facteurs étudiés : les processus politiques sont à la fois synthétiques (« ils se confondent avec la société globale ») (*ibid.* : 58), et dynamiques (parce que fondés sur l'inégalité et les rivalités) : « pas de société sans pouvoir politique, pas de pouvoir sans hiérarchie et sans rapports inégaux instaurés entre les individus et les groupes sociaux » (*ibid.* : 93). Le pouvoir politique, produit de la compétition et moyen de la contenir, à la fois accepté, révérend et contesté, est par essence ambigu et instable. D'où la difficulté de le réduire à des modèles classificateurs tels que les conçoivent les structuralistes, et le caractère décevant de tout essai de typologie (*ibid.* : 49). On voit combien cette thèse réhabilitait l'histoire : pas de pouvoir sans déséquilibre, donc pas de société sans évolution — pas d'anthropologie sans histoire.

Autrement dit, Georges Balandier a écrit, à l'aube de l'histoire africaine de langue française, un petit livre dense, d'une précision et d'une clarté admirables, invitant les chercheurs en sciences sociales à reconnaître le rôle fondamental de l'histoire. Il en fut pour l'Afrique subsaharienne un des pères fondateurs, et à ce titre, il nous est cher. Car il fut le premier en France à souligner la place centrale du « sujet Afrique » dans les débats théoriques et politiques sur le temps, les structures et le changement, débats qui ont depuis lors, sur un demi-siècle, articulé les sciences humaines et sociales, et tout particulièrement réhabilité, grâce à lui, l'importance de l'histoire.

Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques (CESSMA), CNRS, Université Paris Diderot.

BIBLIOGRAPHIE

- BALANDIER G., 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XI : 44-79.
- 1965, *La vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette (« La vie quotidienne »).
- 1968, *Daily Life in the Kingdom of the Kongo from the Sixteenth to the Eighteenth Century*, London, Allen & Unwin.
- 1970, *Political Anthropology*, London, Allen Lane, The Penguin Press.
- 1985 [1955], *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Cahiers de la Fondation des Sciences politiques, Presses de Sciences Po.
- 2013 [1967], *Anthropologie politique*, Paris, PUF.
- COQUERY-VIDROVITCH C., 1964, « La Fête des coutumes au Dahomey : Historique et essai d'interprétation », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 19 (4) : 636-716.
- 1969a, « Anthropologie politique et histoire de l'Afrique noire », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 24 (1) : 142-163.
- 1969b, « Recherches sur un "mode de production" africain ? », *La Pensée*, 144 : 3-20.
- COQUERY-VIDROVITCH C. & MONIOT H., 1974, *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, Paris, PUF (« Nouvelle Clio »).
- DESCHAMPS H. (DIR.), 1970, *Histoire générale de l'Afrique noire, de Madagascar et des archipels*, Paris, PUF.
- FAGE J. D. & OLIVER R., 1990 [1962], *A Short History of Africa*, London, Penguin.
- KI-ZERBO J., 1978 [1972], *Histoire générale de l'Afrique noire*, Paris, Présence africaine.
- LÉVI-STRAUSS C., 1960, « L'anthropologie devant l'histoire », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 15 (4) : 625-637.
- MAUNY R., 1961, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*, Dakar, Institut Français d'Afrique Noire (« Mémoires de l'IFAN », 61).
- MEMEL-FOTÊ H., 2007, *L'esclavage dans les sociétés lignagères de la forêt ivoirienne (XVII^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditions du CERAP-IRD.
- MONIOT H., 1975, *Faire de l'Histoire, Nouveaux problèmes / Nouvelles approches*, Paris, Gallimard.

— 1994, *L'Histoire en partage, Le récit du vrai*, Paris, Nathan.

— 2000, *Didactique de l'histoire*, Paris, Nathan.

SMOUTS M.-C. (DIR.), 2007, *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po.

TERRAY E., 2000, *Une histoire du royaume abron du Gyaman : des origines à la conquête coloniale*, Paris, Karthala.

RESUME

L'article explique pourquoi Georges Balandier exerça une immense influence sur les premières générations d'historiens de l'Afrique de langue française en opposant l'anthropologie dynamique à l'anthropologie structurale prônée par Claude Lévi-Strauss. Son ouvrage *Anthropologie politique* (1967) en fut l'expression théorique, alors qu'il l'avait déjà pratiquée dans plusieurs ouvrages historiques, notamment *La vie quotidienne au Kongo du XVI^e au XVII^e siècle* (1965).

Mots-clés : Georges Balandier, Henri Moniot, Claude Lévi-Strauss, anthropologie dynamique, histoire africaine, histoire de la colonisation.

ABSTRACT

Georges Balandier and the Origins of French African History. — This article emphasizes the importance of Georges Balandier in the early 1960s in helping give birth to an African History written by French historians, by proposing a “dynamic anthropology.” He opposed it to Claude Lévi-Strauss’ structural anthropology, at a time when structuralism was at its apex, most notably in his *Anthropologie politique* (published in French in 1967 and in English in 1970). Beforehand, he was one of the very first French social scientist to write a historical study on Africa (*Daily Life in the Kingdom of the Kongo*, published in French in 1965 and in English in 1968).

Keywords: Georges Balandier, Henri Moniot, Claude Lévi-Strauss, African History, dynamic anthropology, history of colonialization.